L'EUROPE GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET POLITIQUE.

PLAN DU TABLEAU; SON INTENTION; SON CONTENU.

Le n° 30 de cet ouvrage, tracé en 1812, donne l'Europe politique d'alors; c'était l'apogée de puissance de Napoléon, et nous serions tentés de lui donner le titre d'Europe impériale.

Le n° 30 *bis*, ou le présent tableau, est l'Europe politique après la chute de Napoléon, telle que la réglèrent les alliés après leur triomphe, ce qui nous la ferait appeler l'Europe de la Sainte-Alliance. Rien de plus facile dès-lors, rien de plus satisfaisant pour la méditation que la comparaison de ces deux grandes époques.

Aux marges latérales est l'*expédition de Moscow*, cause immédiate de la brusque transition de l'Europe impériale à l'Europe de la Sainte-Alliance. A la marge inférieure le résumé politique des divers états de l'Europe.

On réimprime aujourd'hui cette carte sans altération; seulement on y mentionne sommairement la révolution de juillet 1830, si contraire à la Sainte-Alliance, et qui sembla un moment devoir en détruire tout l'ouvrage.

CAMPAGNE DE RUSSIE indiquée sur la carte par un ruban colorié.

Aux temps les plus rapprochés de cette calamiteuse campagne, au milieu des larmes qu'elle faisait répandre, parmi les exagérations malveillantes du dedans et les forfanteries injurieuses du dehors, il était naturel de penser avec douleur que c'était aux Russes seuls qu'il fallait la laisser écrire; mais aujourd'hui que le temps a placé ce grand évènement sous son véritable jour, aujourd'hui que les moindres détails sur les personnes et les choses sont devenus des vérités banales, tout Français peut aborder ce sujet, non-seulement sans embarras, mais même avec fierté. Les lumières de la controverse au-dedans et le juste hommage même de l'ennemi au-dehors ont porté au-delà de toute évidence que, si la campagne de Russie fut le tombeau de notre puissance, la terrible catastrophe demeure honorée du moins de tout ce que le courage, le dévoûment, la constance, l'héroïsme ont de plus propre à caractériser une gloire immortelle. Aussi ce qui ne fut pour nous qu'un profond sujet de douleur, sera sans nul doute celui d'un juste orgueil pour ceux qui nous suivront. Les plaies individuelles passent avec les générations qui les éprouvent, l'héritage de leur gloire demeure et s'accroît encore par la durée des siècles. Nos descendans, perdant de vue les désastres dont nous fûmes témoins, n'apercevront plus que l'éclat de l'entreprise, son immensité, celle de ses motifs, l'audace aventureuse d'une invasion de 800 lieues, la fortitude héroïque durant les calamités du retour, enfin le dévoûment, l'amour, la fidélité conservés à la patrie et à son chef par cette foule guerrière, alors même qu'elle succombe par bande sous des peines morales et des souffrances physiques au-dessus de toutes les forces humaines. Et quelle autre nation moderne offre rien d'égal! quel fait antique est supérieur!

Situation, causes. — L'empire français en 1812, par ses parties intégrantes ou fédératives, s'étendait de Dantzick aux murs de Cadix, et du Jutland aux Iles Ioniennes. Des alliances lui adjoignaient encore le Danemark, l'Autriche et la Prusse; c'était tout le continent hors la Turquie, la Suède et la Russie, c'est-à-dire bien plus que n'avait possédé Charlemagne.

Napoléon était l'âme et le dominateur de ce gigantesque système rassemblé par la force et retenu par la crainte; lui seul en dirigeait la politique, en ordonnait et exécutait tous les mouvemens. Cet immense colosse avait pour contrepoids unique l'Angleterre, forte de sa marine, de ses richesses et surtout de son désespoir; car il ne s'agissait pour elle de rien moins que de l'existence. Inattaquable dans son île, trop faible pour se présenter corps à corps sur le continent, ses hostilités n'étaient guère que négatives. Le temps et les accidens étaient ses premiers auxiliaires, et ses armes les plus effectives, les intrigues; celles-ci étaient avidement accueillies sur le continent par des princes impatiens du joug, des cabinets humiliés ou des ministres cupides; elles étaient merveilleusement secondées et propagées par toute l'aristocratie européenne, dont le but de ces mêmes intrigues se trouvait être précisément la cause personnelle. De la l'incertitude, l'agitation maintenue dans tous les esprits, les espérances offertes, les mécontentemens excités, la continuité de la guerre d'Espagne, la défection de la Suède, la paix de la Turquie, enfin la prise d'armes de la Russie.

Cette dernière puissance obéissait à l'héritier d'un père immolé au moment même où il s'alliait au premier consul des Français. Ce fils n'avait ni vengé son père ni suivi sa politique; toutefois la force des circonstances voulait que sa vie se trouvât entrelacée avec celle de ce premier consul devenu empereur, et sa destinée devait être d'en recevoir beaucoup et de s'acquitter en le condamnant à périr sur un roc dans les plus affreux tourmens. Il en avait reçu à Austerlitz (1805), en quelque sorte, la liberté personnelle; à Tilsitt (1807), une paix généreuse et la réintégration de la Prusse; a Erfurt (1808), la faculté de réunir la Finlande et des provinces turques; enfin, après Wagram (1809), un accroissement aux dépens de l'Autriche qu'il avait pourtant bien plutôt servie que combattue; et il fut peu reconnaissant à Austerlitz, se montra dissimulé à Tilsitt, flatteur à Erfurt, déloyal lors de Wagram et barbare après Waterloo. Les documens historiques prouvent aujourd'hui que dès Tilsitt même, et malgré les plus vives démonstrations publiques, Alexandre ne cessa de s'entendre en secret avec les ennemis de Napoléon; qu'il en soit absous par la politique et le succès, c'est un soin que nous laissons aux panégyristes de sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, dès 1810 se manifestèrent ses véritables sentimens et commencèrent les plaintes réciproques. Alexandre cessant d'observer le blocus continental, Napoléon eut à lui reprocher la foi jurée; Alexandre de son côté se plaignit surtout du dépouillement du duc d'Oldenbourg son parent. Les griefs se multiplièrent, la guerre fut inévitable. 1811 traîna en négociations apparentes, tandis que moins ostensiblement on bâtait des mesures hostiles; c'était à qui serait le plus tôt prêt, et si au commencement de 1812 chacun semblait hésiter encore, c'est que, de son côté, Napoléon, bien qu'à la tête de l'Europe et dans une cause tout européenne, se trouvait privé d'une portion de ses forces engagées en Espagne, qu'il ne pouvait s'assurer de la Suède, et qu'il voyait la diversion des Turcs lui échapper; aussi avait-il visiblement retardé la rupture jusque-là, et eût-il bien voulu la retarder encore.

Quant à Alexandre, ce n'était pas sans une espèce d'effroi qu'il se considérait aux prises avec le génie extraordinaire dont il avait déjà éprouvé l'influence fatale, et dont un dernier succès pouvait le renvoyer à jamais, lui et sa nation, dans leurs forêts. Toutefois, aiguillonné par l'Angleterre et ses machinations, fort des perfidies des cabinets, des communications des traîtres, des vœux des peuples si souvent aveugles, ce prince crut voir dans la réunion de tant de circonstances heureuses un succès infaillible; d'autant plus que si, contre toute probabilité, la fortune le trahissait encore, n'avait-il pas, en désespoir de cause, ses immenses déserts et son irrésistible hiver? aussi, persuadé par ceux qui le conseillent que son ennemi se trouve dans de grands embarras et qu'une meilleure occasion ne se retrouvera jamais, il tranche brusquement pour l'agression immédiate.

Évènemens. — Alors tout-à-coup l'ambassadeur russe à Paris présente, au nom de son maître, un ultimatum impérieux et menaçant. Depuis long-temps Napoléon n'était plus fait à un tel langage, et l'intérêt comme le prestige de sa puissance ne lui permettait pas de le souffrir. Une de ses obligations forcées était, quelles que fussent ses difficultés secrètes, de se montrer avec ostentation supérieur aux circonstances et toujours prêt. Il marche donc en Allemagne, qu'il traverse en dominateur, ne s'arrête qu'un moment à Dresde au milieu d'une véritable cour de rois et de princes empressés à lui plaire, et arrive au Niémen devant son ennemi. Là, fidèle à son habitude d'offrir la paix avant la bataille comme après la victoire, il commence par des propositions à Alexandre qui, tout encore dans la première chaleur de son audacieuse et récente décision, dédaigne de l'entendre. La guerre est déclarée.

Tout est gigantesque et nouveau dans le spectacle qui va se dérouler : la grandeur de l'entreprise, les distances à parcourir, le nombre des soldats, les difficultés à vaincre, la fin que l'on se propose; nous allons heurter de front un empire qui couvre le septième du globe, ses capitales sont à 800 lieues de la nôtre, les armées sont fabuleuses par le nombre, et celle de l'ennemi est pour la nôtre le moindre des périls; il faudra la poursuivre dans un espace sans limites, s'enfoncer dans les forêts, franchir les solitudes, vaincre les distances, les fatigues, la faim : mais nous allons ressusciter une nation, créer une barrière, faire rentrer dans son lit un océan débordé, et le prix immédiat de tant de travaux doit être la paix, le repos, la régénération du présent, et les bénédictions de l'avenir.

Napoléon marchait à la tête de 400,000 sujets ou alliés; c'était la réunion de presque tout le continent contre la seule Russie, la réaction des peuples du Midi contre les nombreuses invasions du Nord. Quant au monarque russe, qui, maître du temps et des lieux, ne s'est décidé qu'à son gré, il opposait plus de 300,000 hommes en 3 corps bien distincts : ceux de Barclay, de Bagration qui bordaient la partie centrale du Niémen, et l'armée de réserve sous Tormasof rassemblée en Volhynie. Alexandre était de sa personne à Wilna et en arrière de lui, sur la Dwina, le fameux camp retranché de Drissa, fruit d'immenses travaux, ménagé en cas de revers comme un obstacle insurmontable aux progrès d'un ennemi victorieux. C'est contre cette attitude défensive, se dit-on, qu'il faut, selon le système anglais, user les efforts impuissans de l'ennemi commun, et attendre, sans rien risquer, les catastrophes accidentelles qui ne sauraient manquer tôt ou tard d'éclater sur ses derrières : mais on sait combien Napoléon se jouait des combinaisons qu'on lui opposait; il destine donc Schwartzenberg à contenir Tormasof et à couvrir notre droite à mesure qu'elle avancera, dirige Macdonald à l'extrême gauche par Tilsitt sur Riga, place le roi de Westphalie en face de Bagration avec ordre de ne l'attaquer qu'à quelques jours de là, et se précipite lui-même, avec son impétuosité et ses manœuvres ordinaires, sur le reste des forces ennemies. A peine cinq jours sont écoulés qu'il a franchi le Niémen à Kowno, forcé la Vilia, rompu la ligne ennemie, séparé Bagration de Barclay, emporté Wilna, quartier-général d'Alexandre, pris ou détruit des magasins, immenses et engagé dans toutes les directions une de ces mêlées générales qui, pour la multitude, ne présentent que confusion et hasard, tandis que dans sa tête ce n'est que l'exécution régulière d'un plan conçu, accompli avec une précision qui n'est dû qu'à lui. La ligne coloriée, tracée sur notre carte, ne saurait développer sans doute ces mouvemens, mais elle aide à les comprendre.

Cependant Alexandre déconcerté parlemente à son tour. Napoléon, que le refus d'Alexandre a instruit de ses véritables sentimens, qui ne voit dans sa démarche actuelle que le besoin de se tirer d'embarras, refuse aussi à présent pour ne pas se priver des grands avantages qu'il vient de se ménager : car à la droite le roi de Westphalie a reçu l'ordre de frapper à coups redoublés sur Bagration, tandis que le vice-roi borde son flanc et que Davoust est lancé sur Minsk et Borisow pour lui couper toute retraite; dans la pensée de Napoléon, cette armée tout entière est à lui. A gauche les colonnes d'Alexandre fuyant vers le camp retranché sont toutes poursuivies; on marche à-la-fois sur Dunabourg, Polotsk et Witepsk, et par ce dernier mouvement le fameux camp retranché sera évacué sans combattre. L'ennemi n'a plus que trois partis : risquer une grande bataille d'où dépendra le sort de l'empire, reculer sur Pétersbourg, ce qui livrera la route de Moscow et les provinces méridionales, ou se jeter sur Smolensk pour s'y retrouver en position naturelle; et c'est celui-ci qu'exécute avec résolution Barclay, demeuré généralissime par le départ d'Alexandre. Néanmoins, bien des fautes de détail sont commises contre l'ensemble du beau plan de Napoléon : nombre de combats sanglans ont lieu, toujours l'avantage nous reste, il est vrai, mais sans aucun de ces grands résultats qui signalent d'ordinaire les prodiges auxquels nous sommes accoutumés. Les Russes battus partout ne sont rompus nulle part. Bagration surtout, dont la perte devait être certaine, échappe: poussé mollement, il réussit à traverser le Borysthène. Avec l'arrivée de Barclay et de Bagration sur Smolensk, finissent le premier acte du drame et les magnifiques espérances de Napoléon. Forcé de recourir à de nouvelles conceptions, il se résout à les improviser sur les mouvemens mêmes de l'ennemi : dans cette vue, ayant opposé sur la Dwina le duc de Reggio à Wittgenstein laissé pour couvrir Pétersbourg, il distribue son armée en cantonnemens d'été devant l'étroit intervalle que resserrent en cet endroit les cours parallèles de la Dwina et du Borysthène, et se fixe de sa personne à Witepsk. Le repos durait depuis 10 jours : les Russes enhardis par cette inaction laissent entrevoir

CONTINUATION DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

qu'ils se décident à venir nous attaquer; c'en est assez pour Napoléon, il conçoit et exécute subitement le pendant de la belle manœuvre d'Eckmull, qui excite comme celle-là l'admiration des ennemis mêmes. En moins de 4 jours 180,000 hommes, presque sous les yeux de l'ennemi, changent à son insu leur ligne d'opération de Witepsk contre celle de Borisow et de Minsk, et se trouvent jetés, comme par magie, sur la gauche des Russes au-delà du Dnieper, d'où ils marchent à Smolensk pour déboucher sur leurs derrières. Par malheur une forte division ennemie, qu'on pourrait dire avoir été oubliée à Krasnoé, tant elle s'y trouvait sans motif, nous devance à Smolensk; autrement nous tombions à l'improviste sur le dos de cette armée qui marchait elle-même en ce moment sur notre première position où elle ne devait plus trouver un seul homme. Qu'on juge de son effroyable confusion et de l'immensité des résultats! A la nouvelle du danger, Barclay revient hors d'haleine sur Smolensk pour défendre, s'il en est temps encore, l'espérance de son salut. Napoléon lui offre, à son propre détriment, un champ de bataille des plus avantageux; Barclay n'ose l'accepter. On l'attaque alors avec furie le 18 août; il perd 12,000 hommes morts ou blessés et nous abandonne dans la nuit Smolensk en flammes. Ici encore l'armée russe est à la veille de sa ruine. Barclay quittant la grande route qu'il juge trop voisine de nous, bien que nous en soyons séparés par le Borysthène, s'engage imprudemment dans des routes de traverse latérale dont les flancs et les débouchés peuvent être occupés par nous. Le seul corps qui le couvre, en dépit d'une résistance désespérée, est enfoncé à Valontina le 19. Tout ce corps et les débouchés de Barclay sont à nous si Junot s'avance; mais Junot s'y refuse avec une déraison qui doit être considérée comme un premier acte de la démence qui plus tard a terminé ses jours. Ainsi Napoléon a la douleur de voir pour la troisième fois, en moins de deux mois, l'armée ennemie lui échapper au moment où il croit la saisir. Ainsi se prononçait chaque jour la fatalité qui devait caractériser toute la campagne.

Cependant nous étions maîtres de Smolensk, nœud central des routes de Pétersbourg, de Moscow, des provinces méridionales, et la fuite de l'ennemi ouvrait l'empire entier à nos opérations. Descendrons-nous par Kiew pour envelopper Tormasof et en finir avec toutes les forces du midi? mais un succès partiel nous suffit-il? Serait-ce là un de ces coups de foudre par lesquels Napoléon en quelques jours abat un empire et finit une campagne? l'Europe accoutumée à ce prodige ne verrait-elle pas une espèce d'échec dans un triomphe incomplet? La prolongation de la lutte est l'espérance de nos ennemis, sa prompte conclusion notre besoin. Nous dirigerons-nous sur Pétersbourg? mais la possession de cette capitale honorifique sera-t-elle plus décisive et ne compromettrions-nous pas nos communications naturelles? Reste Moscow, l'objet révéré des vieux Moscovites, le siège de la noblesse disgraciée ou mécontente : ses richesses, sa population sont immenses; là seulement se trouve de la bourgeoisie ou du tiers-état. C'est la vraie capitale, l'âme de l'empire, le seul point qui résout le problème. Les Russes en fuyant nous y conduisent. Bientôt le cri général les forcera de livrer une bataille pour sauver la ville sainte. Ils la perdront et nous serons dans Moscow. Quelle sensation dans toute l'Europe! la cour à Pétersbourg se hâtera de signer la paix de peur que la nation n'en traite elle-même à Moscow; c'est donc là qu'il faut marcher, et il n'y a ni imprudence ni témérité. Minsk, Witepsk, Smolensk approvisionnés, fortifiés, sont nos nouveaux points de départ; en arrière sont Wilna et le Niémen, puis Dantzik et la Vistule, enfin l'Oder et ses places fortes; nous sommes forts, victorieux, couverts sur nos flancs à Riga, Polotsk et en Volhynie; une forte réserve à Smolensk est à portée de tous les points. De nos 400,000 hommes, il n'en est guère que 100,000 qui marchent en avant; la Lithuanie, la Samogitie, la Pologne sont soulevées pour nous, et les Russes ont à se défier de leur propre pays : si à notre approche ils brûlent les villes et les villages, c'est pour en entraîner les habitans dans la crainte de les voir s'unir à nous; des esclaves ne sauraient être redoutables qu'à leurs maîtres. Toutes les règles sont donc bien observées, l'hiver même ne peut être une objection : nous ne sommes encore qu'à la mi-août, il n'y a pas vingt marches jusqu'à Moscow, le relevé de vingt années antérieures ne donne pas plus de 5 à 6 degrés de froid avant la fin de novembre. Si, contre toute attente, nous ne trouvions pas la paix dans Moscow, nous aurions le choix d'y demeurer à l'aide des immenses ressources que nous y trouverions, ou le temps de revenir sans péril après y avoir pu rester même 40 ou 50 jours. On s'abandonne donc sur les traces de l'ennemi, on le poursuit sans relâche et on traverse sur ses talons Doroghobouy, Wiasma et Gjat. A Mojaisk l'ennemi tient ferme. Une révolution venait de s'opérer, de partout on a demandé une bataille, et Kutusoff, le vieux compagnon de Souvarow, a remplacé Barclay. Ce changement, le fanatisme du désespoir, ont relevé tous les courages. On se tâte le 5, on s'observe le 6, on se bat le 7. Les Russes, qui ont l'avantage du nombre et du terrain habilement choisi et travaillé, prodiguent un acharnement et des efforts au-delà de toute expression; la victoire nous reste néanmoins, mais nous l'achetons par des flots de sang. Quant aux Russes, il leur en coûte 40 généraux, 50,000 morts ou blessés, le tiers de leur armée. Les débris se retirent sur Moscow, ils le traversent et nous l'abandonnent! Nous y sommes enfin! mais par une nouvelle fatalité ce succès poursuivi comme le complément assuré d'une élévation merveilleuse, va devenir précisément le premier signal d'une chute sans exemple. A peine étions-nous depuis 24 heures maîtres de Moscow, que des flammes se montrent à-la-fois sur tous les points. Le vent était impétueux, la ville en bois, les pompes enlevées; tous les efforts humains sont inutiles. Cette immense capitale pendant quatre jours présente l'image d'un océan de feu qui ne laisse après lui que des monceaux de cendres. Cette horrible catastrophe avait été conçue dans le mystère, par le gouverneur qui trompa la population, l'armée et Kutusoff lui-même; elle fut exécutée par les malfaiteurs auxquels il ouvrit les prisons en s'en allant. Cet acte épouvantable eut-il l'assentiment du souverain, ou ne fut-il que la simple décision d'un subalterne? fût-ce l'élan exalté d'un patriotisme sublime, ou les suggestions corruptrices de l'influence étrangère qui dirigeait cette guerre et qui, dès les premiers revers, avait exigé l'éloignement d'Alexandre, dans la crainte que sa faiblesse ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi? Ce sont autant de doutes qu'éclaircira l'histoire. L'embrasement volontaire de Moscow peuplé de 300,000 âmes, et fruit de 40 générations de travaux, n'avait pas dû être prévu parce qu'il ne semblait pas possible. Le grand but de la paix immédiate se trouvait évidemment manqué; Napoléon en mettant le pied dans la ville avait écrit à Alexandre; mais était-il probable désormais que le prince russe se sentît pressé de traiter? toutefois la seule chance encore pour l'y amener était de faire bonne contenance, de tenir ferme et de sembler vouloir se fixer à Moscow. C'était aussi le seul moyen d'atténuer en Europe le terrible contre-coup qu'allait y propager le véritable échec de son incendie, et aussi bien encore l'armée avait-elle besoin de quelque repos; il fallait laisser arriver les traîneurs, rétablir les blessés, et préparer en secret les mesures du retour. Napoléon, que la violence de l'incendie avait forcé d'abord de sortir de la ville, vient donc s'y établir de nouveau et avec toutes les apparences de vouloir y demeurer. L'ordre est donné de s'approvisionner pour l'hiver; on institue l'organisation civile et militaire de la ville, on y forme une espèce de théâtre, et il est même question de faire venir des acteurs de Paris; le travail régulier de l'empire s'établit au Kremlin, les estafettes y arrivent chaque jour avec les rapports des ministres et en repartent de même avec les décrets impériaux; mystérieux dans ses projets hostiles, Napoléon laisse craindre en même temps pour Pétersbourg où l'on embarque les archives, menace les provinces méridionales que Kutusoff s'empresse de couvrir et s'occupe en réalité lui-même de tout ce qu'exigera sa longue retraite; et quand toutes les espérances de paix sont évanouies, que les préparatifs sont terminés, et que plus d'un mois est déjà écoulé, que la saison commande, alors il publie qu'il va marcher sur l'armée russe et ordonne le départ. Kutusoff en évacuant Moscow avait marché d'abord vers l'est, puis, arrondissant sa marche, il était venu se porter au sud de la capitale incendiée, couvrant Kalouga et le midi. Murat toujours à l'avant-garde avait suivi ses mouvemens. La lassitude réciproque avait amené du repos ou des affaires insignifiantes; plus tard, on parlementa. Lauriston se rendit le 5 octobre au camp russe et un armistice régulier fut établi. Le 18 les Russes le violèrent inopinément dans l'espoir de surprendre Murat, qui ne s'en tira que par des prodiges de vaillance. L'intention de venger ce manque de foi est le prétexte qui a semblé décider Napoléon; il court présenter à Kutusoff son avant-garde, derrière laquelle il fait filer à droite le reste de l'armée et tout le bagage, dérobant ainsi trois jours de marche à l'ennemi : Kutusoff désabusé suit alors en nous côtoyant. Le 24, Eugène qui se trouve le plus à la gauche rencontre la tête des Russes à Malo-Jaroslawetz, et là, à son éternelle gloire, avec 18,000 Italiens ou Français, il bat, en dépit des obstacles du terrain, 60,000 ennemis. Napoléon, qui croit à une bataille générale et la desire, accourt et considère. Les généraux le déterminent à continuer la marche rétrograde par Mojaïsk; ils ont trouvé l'attitude de Kutusoff offensive et menaçante : Napoléon l'a pensée au contraire timide et ébranlée; et il avait si bien jugé qu'en même temps qu'il se dirigeait sur Mojaïsk, Kutusoff, dans la crainte d'être attaqué, fuyait en sens contraire; mais, au surplus, que faisait dans notre situation une poursuite ou même une victoire? ce n'était pas l'ennemi, mais bien l'hiver qui nous inquiétait. En toute autre saison l'armée française eût pu parcourir à son gré et sans obstacles tout l'empire de Russie : la vieille armée russe avait été écrasée à la Moscowa, et celle que Kutusoff avait formée depuis venait de l'être à Malo-Jaroslawetz; les Français, au contraire, entrés moins de 90,000 dans Moscow, en sortaient plus de 100,000 munis d'un mois de vivres et de 600 pièces de canon approvisionnées à 350 coups; ils étaient dispos et bien portans, pleins d'ardeur et de la confiance accoutumée; l'attirail, le bagage, le nombre des voitures étaient immenses. Ce n'était pas la retraite d'une troupe battue, poursuivie, mais bien la marche d'une armée triomphante et chargée de dépouilles. Mortier, demeuré quatre jours en arrière pour compléter l'évacuation, n'avait quitté qu'en faisant sauter le Kremlin, et il venait de nous rallier. C'est de la sorte, réunis en bon ordre, que, reprenant la même route qui nous a conduits, on traverse Mojaïsk le 26, Gjat le 28, Wiasma le 30. Cependant Kutusoff, dès qu'il a vu notre mouvement se prononcer, rebrousse sur nos derrières, prolonge notre flanc qu'il cherche à devancer et nous inonde de ses Cosaques. 25,000 Russes osent tenter à Wiasma de barrer la route à notre arrière-garde, mais Eugène et Davoust les culbutent et leur enlèvent du canon. Nous avancions sans malencontre, le temps se soutenait beau; nous n'étions plus qu'à trois marches de nos quartiers d'hiver, encore trois jours et nous atteignions Smolensk, lieu du repos et de l'abondance; encore trois jours et nous avions accompli une des belles expéditions de l'histoire. Son lustre allait détruire l'impression fâcheuse de Moscow. Notre puissance, notre gloire intactes demeuraient sans égales; et cette invincible grande armée, et son extraordinaire chef, reparaissaient avec de nouveaux titres à l'étonnement des contemporains et de la postérité. Hélas! le sort l'avait arrêté autrement; nous touchions au fléau des misères, nous avancions le pied sur des abîmes. Le 7 novembre, jour à jamais de douloureuse mémoire, l'hiver fond prématurément sur nous, les élémens se déchaînent, et la nature irritée semble se charger elle-même de notre destruction. O France! désormais pleure sur tes enfans! en vingt-quatre heures tout a pris un aspect désespéré; la neige tombe en abondance, le froid est excessif. 30,000 chevaux périssent, l'artillerie demeure sans attelages, les vivres ne peuvent suivre, les hommes succombent; et, comme par un jeu de la fortune, de partout à-la-fois s'accumulent les plus désolantes nouvelles : la conspiration de Mallet à Paris, les succès de Wittgenstein qui s'avance de la Dwina, les manœuvres de Schartzenberg qui équivalent à une trahison s'ils n'en sont pas une, la prise de Minsk par Titchakof, qui nous prive de nos magasins et coupe notre retraite.

L'empereur, arrivé à Smolensk le 9, en repartit le 13; les souffrances étaient devenues sans mesure. Le froid s'était élevé jusqu'à 16 ou 18 degrés, et pourtant il fallait marcher. « Notre situation était fâcheuse. « Les hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort « et de la fortune parurent ébranlés, perdirent leur gaîté, leur bonne humeur, ne rêvèrent que malheurs, « catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout virent une nouvelle gloire (Napol.). » Ney s'immortalisa en passant le Dnieper avec 3,000 h. de l'arrière-garde, en dépit de toutes les forces ennemies. Cependant l'armée de Wolhynie entrait dans Borisow et, bordant la Bérésina, nous fermait tout passage sur la gauche et en front, tandis que l'armée de la Dwina nous pressait sur la droite, et que la grande armée de Kutusoff serrait nos derrières. Ici encore c'est chez les ennemis mêmes qu'on trouve la juste admiration qu'inspirèrent l'habileté, le caractère et le génie du grand capitaine qui sut dérober d'illustres débris à des périls qui semblaient insurmontables : faisant contenir l'armée de la Dwina par le duc de Bellune, il la fait attaquer le 24 celle de Volhynie par le duc de Reggio qui lui prend 2,000 hommes, 6 canons, 500 voitures, et la rejette au-delà de la Bérésina; deux ponts, en dépit de contrariétés infinies, sont jetés à Studzianska en trompant l'ennemi; et l'armée, regardée comme perdue, est sur l'autre rive et sauvée. Les deux corps ennemis, dès-lors en pleine communication, nous attaquent de concert le 28, cherchant à nous enfermer de nouveau; mais ils sont contenus ou culbutés, nous laissent un bon nombre de prisonniers, des drapeaux et du canon. Enfin, à Smorgoni, dans le voisinage de Wilna, et les grands dangers passés, Napoléon quitte l'armée le 5 décembre pour voler à des soins supérieurs. Jamais on ne vit mieux qu'en cette occasion que lui seul était la confiance, la force, l'étoile de tous; car c'est de cet instant qu'il faut dater surtout les grands désastres qui nous ramenèrent jusqu'à Magdebourg, en complétant la presque destruction de notre vieille armée : mais laissons parler Napoléon. « A deux journées de Wilna, lorsque l'armée n'avait plus de dangers à courir, l'empereur jugea que « l'urgence des circonstances exigeait sa présence à Paris; là seulement il pouvait en imposer à la Prusse et à « l'Autriche : s'il tardait, le passage lui serait peut-être fermé. La garde était entière, et l'armée comptait plus « de 80,000 combattans, sans le corps du duc de Tarente sur la Dwina. Les farines, les biscuits, les vins, les « viandes, les fourrages étaient en abondance à Wilna. Si Napoléon fût resté à l'armée ou qu'il en eût laissé le « commandement au prince Eugène, elle n'aurait jamais dépassé Wilna. Un corps de réserve était à Varsovie, « un autre à Kœnigsberg; mais on s'en laissa imposer par quelques Cosaques, on évacua en désordre Wilna « dans la nuit. C'est de cette époque surtout que datent les plus grandes pertes de cette campagne: et c'était « un malheur des circonstances que cette obligation où se trouvait Napoléon dans les grandes crises, d'être « à-la-fois à l'armée et à Paris. Rien n'était et ne pouvait être moins prévu par lui que la conduite insensée « que l'on tint à Wilna. L'armée russe n'était pas plus épargnée que nous par l'intempérie et les maladies; « elle n'était plus à Wilna que de 50,000 hommes; et quand elle s'arrêta à Kalisch, seulement de 18,000. « Quoi qu'il en soit, quelque grandes qu'aient été nos pertes, et bien que les Français se soient pris d'une « belle passion pour discréditer eux-mêmes leur gloire, la campagne de Russie demeure la plus glorieuse et la plus « honorable pour les Gaulois dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention. » (Mémoires dictés par Napoléon)

Ailleurs, au milieu d'une foule de choses sur le même sujet, voici comme il caractérisait cette guerre : « C'é« tait, disait-il, la plus populaire des temps modernes, celle du bon sens et des vrais intérêts, tout-à-fait euro« péenne et continentale; l'ambition n'entrait pour rien dans mes vues; je ne prétendais rien acquérir; je ne « me réservais que la gloire du bien, les bénédictions de l'avenir. » Voici les bienfaits qu'il en déduisait : « La « paix dans Moscow terminait mes expéditions de guerre, c'était pour la grande cause la fin des hasards et le « commencement de la sécurité. Le système européen se trouvait fondé; il n'était plus question que de l'or« ganiser. Tranquille partout, j'aurais eu aussi mon congrès et ma sainte-alliance. Ce sont des idées qu'on m'a « volées. Dans cette réunion de tous les souverains nous eussions traité de nos intérêts en famille, et compté « de clerc à maître avec les peuples. La révolution accomplie, il ne s'agissait plus que de la raccommoder avec « ce qu'elle n'avait pas détruit; or cet ouvrage m'appartenait : j'étais le médiateur naturel entre l'ancien et le « nouvel ordre de choses. J'avais les principes et la confiance de l'un, je m'étais identifié avec l'autre, j'ap« partenais à tous deux; j'aurais fait en conscience la part de chacun. Ma gloire eût été dans mon équité. « J'aurais proposé un code européen, une cour de cassation européenne, une même monnaie sous des coins « différens, les mêmes poids, les mêmes mesures, les mêmes lois; l'Europe n'eût fait qu'un même peuple, et « chacun en voyageant se fût trouvé toujours chez soi. J'aurais demandé les rivières navigables pour tous, la « communauté des mers, les armées permanentes réduites désormais à la seule garde des souverains, etc., etc. « De retour en France, au sein de la patrie, grande, forte, magnifique, tranquille, glorieuse, j'eusse pro« clamé ses limites immuables, toute guerre future purement défensive, tout agrandissement nouveau anti« national; j'eusse associé mon fils à l'empire; ma dictature eût fini, et son règne constitutionnel eût com« mencé. Paris eût été la capitale du monde, les Français l'envie des nations! » (Mémorial de Ste-Hélène.)

Terminons en observant l'étonnante rapidité avec laquelle, en si peu de temps, ont disparu les premiers et les principaux acteurs de ce grand et mémorable évènement. Napoléon et Alexandre ne sont plus. Une foule de leurs lieutenans : Ney, Murat, Davoust, Bagration, Schwartzenberg, Eugène, Kutusoff, Bessières, Lefèvre, Miloradowitch, Platoff, Ratopchin et tant d'autres ne sont plus. O grandeur! ô ambition! ô vanités humaines! à quel prix on vous achète et quelle est votre durée! (1826.)

RÉSUMÉ POLITIQUE DES ÉTATS DE L'EUROPE DURANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE; PART QU'ILS Y ONT PRISE, VICISSITUDES, PERTES OU ACQUISITIONS FINALES; RÉSUMÉ DONT L'ENSEMBLE FAIT CONCLURE IMMÉDIATEMENT LA TENDANCE ET LA MARCHE DES ESPRITS DURANT CETTE PÉRIODE.

GRANDE-BRETAGNE.

La lutte décisive entre un vieil et un nouvel ordre de choses; celle de l'arbitraire et du défini, du pouvoir absolu et de l'autorité légale, voilà la période que nous avons à considérer ici. Toute la guerre de la révolution, quelques excès qui l'aient dénaturée, quelques incidens qui l'aient compliquée, n'est pas autre chose. Or il est bien étrange, dans cette lutte de principes, de voir l'Angleterre constitutionnelle sans cesse la plus acharnée contre la France soulevée pour se donner une constitution. Le célèbre Pitt fut l'auteur systématique de ce contre-sens moral, cause première de tous les maux de l'époque. On l'accusa d'avoir soufflé nos premiers troubles; et, s'il en était ainsi, il a dû s'en repentir, car sa vie entière s'est passée à combattre l'incendie qu'il aurait allumé. Tant il est vrai que, en dépit de l'usage reçu, il n'est de salutaire politique que dans la droiture et la moralité! La victoire d'Austerlitz causa sa mort, il descendit au tombeau en désespérant du salut de sa patrie dont il avait créé les dangers. Ce n'est pas que l'Angleterre *n'eût été constamment victorieuse sur mer*, et qu'elle n'eût pleinement atteint l'objet de son ancienne et constante politique: la destruction de toutes les marines, la possession de toutes les colonies, l'empire des mers; mais elle demeurait très embarrassée avec ses triomphes, et se sentait menacée de mort au sein de la victoire. Jamais une aussi gigantesque puissance ne courut un aussi pressant danger : chassée du continent, isolée sur les mers, asséchée dans son trafic, une descente, une bataille d'Actium, des commotions civiles, *une affreuse banqueroute* semblaient être son inévitable partage; elle en était là quand la fatalité des évènemens, une catastrophe imprévue la délivra de son terrible ennemi. Et ce que sont les jeux de la fortune! ce fut le successeur, le disciple peu capable de Pitt qui réussit où avait échoué tout le génie de son maître. Il recueille le triomphe où l'autre n'avait trouvé que confusion, douleur et mort.

Cependant voilà l'Angleterre maîtresse du monde, distribuant les territoires, assignant les royaumes : sa prospérité, sa puissance vont être sans mesure; au contraire le pays fermente, la population se soulève, tout est en désaccord dans l'intérieur, et l'influence au-dehors s'évanouit chaque jour : c'est que son ministre s'écartant des doctrines nationales, violant les libertés du pays, s'identifiant aux doctrines du continent, accumule de tels embarras, qu'il ne trouve de moyen de leur échapper qu'en se donnant la mort. Un autre lui succède qui rentre dans les lois du pays et marche avec l'opinion, et dès l'instant le calme, la sérénité renaissent, la sécurité et avec elle une prospérité sans bornes, une influence politique qui décide aujourd'hui des destinées du monde. Utiles leçons de l'histoire, vous ne sauriez être toujours perdues! et quelle différence pour l'Europe, si ces doctrines, c'est-à-dire celles de Fox, c'est-à-dire celles que nous poursuivions en France, eussent été suivies dès le principe en opposition à celles de Pitt! nous eussions eu une tout autre série d'évènemens : à quoi tiennent pourtant leurs combinaisons et la destinée des masses humaines! (1826).

Résultat final.—Dictature des mers. Acquisition de Ste-Lucie, Tabago, Trinité, Démérary, etc., en Amérique. Malte, Iles Ioniennes en Europe. Le Cap, Ile-de-France en Afrique. Ceylan et tout l'Indostan en Asie.

FRANCE.

La France a été le foyer de cette explosion aussi subite qu'imprévue qui, en 1789, fit éclater une réforme politique bien autrement importante encore pour les peuples que la fameuse réforme religieuse du seizième siècle. Durant vingt-cinq ans elle ensanglante l'Europe, et, vaincue par les armes, elle triomphe par l'opinion. Chaque jour plus chère à ceux qui en jouissent, elle excite les vœux ardens de ceux qui l'attendent, et demeure le besoin de tous. (Voyez toutes les colonnes.)

La révolution de 1789 se trouva tellement identifiée avec tous les esprits, que chacun d'abord en parut comme le complice, et que son début fut accueilli avec un enthousiasme presque universel; cependant les intérêts blessés, revenant en arrière, créèrent la résistance; et cette résistance, s'appuyant des étrangers, devint la source de tous les maux. Un coup de canon se tira, et ce fut l'étincelle qui embrasa l'Europe pendant un quart de siècle, et couvrit la France de sang et de deuil; à la frontière, un dévoûment admirable obtint, il est vrai, des victoires admirables : les assaillans furent repoussés, vaincus, les trônes ébranlés; mais au-dedans, que d'horreurs! Les esprits, de plus en plus exaltés, aigris, épuisèrent tous les excès : une première assemblée avait dépouillé le monarque, une seconde lui donna des fers, une troisième le fit périr. Le pays se couvrit d'échafauds, l'on battit monnaie sur des cadavres. Les évènemens et les hommes se précipitèrent en foule, se dévorant avec fracas et rapidité. La confusion était épouvantable, et la civilisation expirante, quand du sein du chaos même surgit celui qui était appelé à le débrouiller. Son apparition est merveilleuse, et ses actes sont autant de prodiges: en un instant il arrête les démolitions, répare les débris, ressuscite la religion, improvise nos lois, rappelle les proscrits, sèche nos larmes, dessouille la révolution, consacre ses grandes vérités, élève jusqu'au ciel la gloire nationale, et nous soumet l'Europe; se jouant des sceptres et des couronnes, renouvelant et surpassant l'empire de Charlemagne. Il tombe, l'Europe entière arrive en masse au milieu de nous, et l'héritier de la dynastie interrompue reprend son trône et sa puissance. Alors, avec l'assentiment, l'impulsion même des ennemis victorieux, celui-ci nous impose librement et de son choix: quoi? ô merveille de la force des choses sur les passions des hommes! précisément les mêmes grandes bases, les mêmes grands principes qui ont été la cause et le constant sujet de la longue et terrible querelle. Et à quoi bon tant d'efforts, de sang, de larmes, de dévastations, de violences? Et que de millions d'hommes, que de milliards de richesses, que d'innombrables maux n'eût pas épargnés une pareille concession faite vingt-cinq ans plus tôt! Serait-ce donc que, par une fatalité d'ici-bas, l'on ne saurait atteindre le bien qu'après avoir épuisé le mal? (1826.)

Résultat final.—Une charte constitutionnelle; l'acquisition d'Avignon; la perte de Philippeville, Sarre-Louis, Landau, Kell, etc., en Europe; de Ste-Lucie, Tabago, St-Domingue, dont nous avons plus tard reconnu l'indépendance, en Amérique; de l'Ile-de-France en Afrique; et du droit de fortification et de force militaire en Asie.

PÉNINSULE ESPAGNOLE.

La péninsule espagnole, en dehors du grand théâtre de la guerre générale, avec une population façonnée au pouvoir, enchaînée par l'inquisition, et d'immenses provinces transatlantiques étrangères aux évènemens de l'Europe, semblait ne devoir pas craindre les résultats de la révolution française; c'est pourtant le pays qui a le plus fourni à ses ravages.

Le chef de la grande cause moderne, sans cesse aux prises avec le reste de l'Europe, ne crut pouvoir, sans péril, laisser sur ses derrières la Péninsule livrée aux intrigues anglaises; et pour l'enchaîner aux destinées de la France, il fit une faute qu'il a reconnue une des premières causes de sa chute, en ce qu'elle perdit, disait-il, sa moralité aux yeux des peuples, ce fut de se saisir violemment de la maison royale d'Espagne. Il imposa une constitution libérale aux Espagnols, et leur donna un roi de sa famille. Les Espagnols indignés à l'idée de la force, se levèrent en masse et demeurèrent intraitables; c'est l'époque héroïque de leurs temps modernes: mais ils ne s'armèrent que contre l'invasion, et nullement contre les institutions nouvelles qu'ils appelaient même de tous leurs vœux; aussi se donnèrent-ils d'eux-mêmes une constitution qui allait beaucoup au-delà de la nôtre, bien qu'ils ne la prétendissent que le recueil de leurs anciennes libertés et franchises : elle fut reconnue de l'Europe, et spécialement de la Russie qui, plus tard, en a fait un crime. C'est avec elle que les Espagnols reconquirent leur roi, dont le premier acte au retour, fut de la proscrire et d'en persécuter les auteurs; mais elle était demeurée si chère aux Espagnols, que le 20 mars de France suggéra à leurs chefs une réaction immédiate qui ne fut retardée que par la catastrophe de Waterloo, pour éclater plus tard à l'Ile de Léon, aux applaudissemens universels. Nous avons cru sage d'intervenir, nous avons chassé les cortès; mais au lieu de prononcer en médiateurs, ainsi que nos secours nous en donnaient le droit, nous avons laissé le champ libre aux passions déchaînées, et, depuis, ce n'est plus qu'exécutions, complots, misère, anarchie, confusion épouvantable : et tout cela pour finir par accorder ce qu'on aura tant proscrit et poursuivi, par donner une constitution; car c'est ainsi qu'il en sera, mais seulement quand la coupe des maux aura été épuisée : l'Espagne nous aura donc recommencés tout-à-fait! Se peut-il que les leçons de l'histoire demeurent perdues pour les peuples mêmes qui en ont été les témoins? Qu'est-ce donc que la sagesse des nations? (1826).

Le Portugal, qui a partagé, durant la période, à-peu-près les destinées de l'Espagne, offre toutefois en ce moment une situation bien préférable, et s'il était permis, dans les hauts évènemens de ce monde, de s'abandonner à de petits sentimens, ce ne serait pas sans un dépit jaloux qu'on comparerait les résultats de l'influence anglaise en Portugal à ceux de la nôtre en Espagne (1826).

Résultat final.—Perte, pour l'Espagne, du continent Américain, d'où sortent huit grandes républiques. Pour le Portugal, perte du Brésil devenu un empire. (Voyez n. 33 de l'Atlas.)

HELVÉTIE.

On ne se trouve pas impunément accolé à un volcan. La révolution française ne tarda pas à mettre en Suisse la démocratie aux prises avec l'aristocratie; le directoire y entra en armes avec le secours des démagogues du pays, brisa les antiques liens helvétiques, et imposa un directoire à son image. La chute du directoire de France fut le signal de celui de la Suisse; la réaction allait être sanglante : le premier consul s'interposa et fit rédiger, sous sa médiation, par les deux partis, un nouveau pacte fédératif si bien approprié aux mœurs locales et aux besoins du pays, que les bases ont survécu aux grands évènemens qui ont suivi. Lors du triomphe des alliés, en 1814, l'aristocratie suisse, qui les avait tant favorisés, en attendait une contre-révolution complète; mais les vainqueurs, cédant à la marche du temps et des idées, maintinrent les améliorations introduites par le premier consul, se contentant de s'adjuger l'influence qu'ils s'y étaient ménagée. Il avait créé six nouveaux cantons, les alliés en ajoutèrent trois, ce qui en porte aujourd'hui la totalité à vingt-deux. (1826.)

Les détails de la confédération helvétique au n. 26 *bis* de l'Atlas, marge inférieure.

Résultat final.—Exemples réitérés d'invasion de leur territoire, de violation de leur neutralité: un nouveau pacte fédératif, de légères acquisitions, l'augmentation de neuf cantons. (V. n. 26 *bis*.)

PÉNINSULE ITALIQUE.

L'Italie a éprouvé toutes les calamités et les vicissitudes de l'époque. Il n'est point de ses parties qui, durant la période, n'ait maintes fois changé; toujours parcourue, occupée par les étrangers, ainsi que cela semble sa destinée, depuis la chute de la puissance romaine, et comme en expiation d'avoir jadis dominé le monde. Toutefois jamais, depuis cette époque fatale, les malheureux Italiens, morcelés, asservis, n'avaient été plus près de se voir réunis de nouveau en corps de nation; c'était le bienfait que leur destinait Napoléon qui, dans sa prédilection, avait voulu présider lui-même à leur éducation politique et former dans ses camps leur armée. Encore quelques instans, et il allait proclamer la patrie italienne. Cette circonstance, *la marche des esprits*, les progrès de la civilisation, ont laissé les Italiens imprégnés du sentiment de leur régénération, et sont autant de germes toujours prêts; témoin l'explosion constitutionnelle de Naples, celle du Piémont, l'attitude et les vœux du reste de la péninsule. Ces peuples voulaient-ils expulser leurs souverains, changer leurs dynasties, courir après les révolutions, les incendies, le pillage? Qu'on soit juste, ils ne voulaient que des institutions et des garanties demeurées les besoins de tous. Bientôt leurs princes mêmes, désabusés, ne formeront plus, avec eux, que des vœux italiens : l'affranchissement de l'étranger et la dignité de l'indépendance. (1826.)

Résultat final.—Disparition des républiques de Venise, Gênes, Lucques; vicissitudes.

Voir pour les détails le n. 16.

ALLEMAGNE.

L'Allemagne, le théâtre ordinaire et naturel des guerres générales, a constamment supporté le fléau de la guerre de la révolution, et fourni le champ de bataille où a finalement succombé la suprématie française à Leipsick; mais ici, comme en Espagne, c'est contre l'invasion et la domination étrangère que les peuples combattaient, et nullement contre les principes qui avaient commencé la querelle : bien plus, c'est précisément au nom de ces mêmes principes, et *sous des promesses analogues* qu'on ne leur a pas tenues, que les peuples soulevés ont procuré la victoire. Ce pays, durant la période, a été soumis aux plus grandes vicissitudes. Ses lois fondamentales ont été abolies, d'autres ont succédé pour être changées encore; des états, des princes ont disparu; des trônes, des rois ont été créés : les premiers en puissance ont été abattus et se sont relevés plus forts qu'avant leur chute.

L'Autriche, constamment aux prises, par essence, avec la *révolution française*, a été trois fois *au moment de périr*, et n'a échappé que par la générosité de son vainqueur, la ténacité de son oligarchie, la résignation de son peuple, et la duplicité de son cabinet.

La Prusse, après avoir louvoyé long-temps avec profit, entre les vents opposés, s'abandonnant à une imprudente agression, terrassée d'un seul coup, n'a dû sa résurrection qu'à des évènemens imprévus et à l'explosion libérale de sa population, secondée de celle de tout le sol allemand. Enfin, la victoire obtenue, le dominateur commun renversé, est arrivé le moment des dépouilles; alors on a vu les chefs-lions, qui, tant de fois, avaient invoqué la justice et flétri l'usurpation, s'adjuger tout ce qu'ils ont pu, ne laisser à ceux qui suivaient qu'en raison de leur force, et consacrer entièrement la destruction des petits et des faibles; tromper, réprimer, punir les réclamations et les vœux de ce peuple aux efforts duquel ils avaient tant promis et devaient tout; enfin, assurer leur suprématie en imposant une confédération nouvelle, toute dans l'intérêt du pouvoir et contre les libertés publiques qui n'y ont ni représentans ni défenseurs. Voilà l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce n'est pas que la Bavière, Wurtemberg, Bade, Darmstadt, cédant à la voix publique ou mieux éclairés sur leurs vrais intérêts, ne se soient unis à leurs peuples par des chartes constitutionnelles; mais celles-ci n'ont cessé, depuis leur apparition, d'être combattues, restreintes, mutilées par la direction suprême, uniquement occupée de rétrogradation ou d'immobilité. Toutefois ces concessions, quelque défigurées qu'on les rende, ainsi que la légère satisfaction que la Prusse a cru devoir accorder à ses sujets, sont autant de semences qui porteront leurs fruits dès que les alarmes démagogiques, la fantasmagorie des révolutions venant à se dissiper, laisseront écouter la sagesse, le cri des peuples et les besoins de la civilisation (1826).

Résultat final.—Destruction de l'antique organisation germanique, confédération nouvelle, accroissement de certains états, disparition d'autres, changemens dans tous, qui, ne pouvant être énoncés ici, sont spécifiés aux n. 26 et 26 *bis* de l'Atlas.

PAYS-BAS.

L'Angleterre, au congrès de Vienne, a fondé le nouveau royaume des Pays-Bas, pour lui servir comme d'avant-garde permanente sur le continent, former une barrière contre la France, et fortifier la confédération germanique, à laquelle on l'a identifié à l'aide du duché de Luxembourg. Ce nouveau royaume se trouve composé de l'ancienne Belgique que nous avions incorporée à notre territoire, et de l'ancienne république de Hollande que, durant la période, nous avions successivement envahie, gouvernée, puis créée monarchie, et finalement absorbée. L'amalgame de ces deux pays, si différens dans leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts, semblait devoir présenter les plus grandes difficultés, tant ils se montraient antipathiques. Elles se sont adoucies devant le seul bienfait d'une constitution libérale, et les deux pays se consolent de leur existence passée, se rattachent à leur condition nouvelle par la jouissance de lois positives et l'administration sage, modérée de leur premier souverain, digne rejeton de l'illustre maison de Nassau, fondatrice et patronne naturelle des droits et de la liberté des peuples. (1826.)

Résultat final.—Erection en monarchie constitutionnelle sous la maison d'Orange, de la république de Hollande dépouillée de Surinam, Démérary, du Cap, de Ceylan, etc., et accrue de la Belgique; c'est-à-dire formant de nouveau les anciens Pays-Bas, avant leur séparation en 1581.

DANEMARCK.

Le Danemark présente une exception historique bien remarquable, c'est le seul pays du monde où le pouvoir absolu soit exercé par la volonté nationale. Le peuple et le clergé, fatigués de l'oppression de la noblesse, se décidèrent, pour y échapper, à abdiquer solennellement leurs libertés entre les mains du souverain. Ce despotisme légal semble, il faut en convenir, par un privilége unique, avoir retenu tout l'esprit et l'intention de son origine; car, en opposition aux axiomes reçus, il n'est employé qu'à faire le bonheur du peuple, par son impartialité, sa justice et ses soins vraiment paternels. Le Danemark, durant toute la période que nous traitons, n'a cessé de pratiquer constamment une politique sage, modérée, loyale; sa neutralité s'est montrée toujours impartiale, ses alliances toujours fidèles.

Croirait-on qu'il eût dû expier ces témoignages d'une moralité aussi admirable que rare, par le bombardement injuste de sa capitale en 1801, la prise en guet-apens de sa flotte en 1807, enfin la spoliation de sa Norwège en 1814, et le tout par ceux qui combattaient, disaient-ils, au nom de la justice et de la morale! mais voilà la politique et ses vertus. (1826).

Résultat final.—L'acquisition du Lawembourg et la perte de la Norwège.

SUÈDE.

La Suède, en dehors du grand mouvement général, peu forte et d'ailleurs constitutionnelle, semblait devoir jouir du repos durant la tempête et demeurer étrangère aux évènemens; elle abonde au contraire en troubles domestiques, et figure pour beaucoup dans le grand dénoûment. Elle a un de ses rois assassiné par les fanatiques de l'aristocratie, au nom des franchises nationales; et plus tard, au nom de la liberté publique, on détrône le successeur. Du reste, le pays offre, dans la personne du prince détrôné, le spectacle bien rare, en de telles révolutions, non-seulement de respecter ses jours, mais encore de lui donner la liberté et d'exécuter fidèlement les engagemens pris à son égard; puis, comme pour accumuler les singularités historiques et les conjectures trompées, la Suède uniquement dans l'intention d'être agréable au chef de l'empire français, élit, pour se gouverner, un soldat français; et ce soldat est un des plus actifs à renverser ce même empire auquel il doit tout, et, dans une querelle de légitimité, lui seul reste illégitime : et Napoléon a pu laisser élire le loyal roi de Danemark son allié si fidèle! (1826)

Résultat final.—Perte de la Finlande, de la Bothnie orientale, de la Poméranie, acquisition de la Norvège, recouvrement de ses libertés, une dynastie étrangère.

RUSSIE.

Aux temps anciens, les batailles de Pharsale et d'Actium décidèrent le sort du monde; un aussi grand évènement s'est renouvelé de nos jours, aux extrémités de l'Europe, dans la capitale de la Moscovie : mais ici les élémens ont triomphé, non les armes. A la suite d'une effroyable catastrophe, le vaincu s'est trouvé recueillir l'héritage du vainqueur: la dictature continentale. Voilà la campagne de 1812. Cette dictature, au surplus, tomba aux mains d'un chef adroit à l'exercer qui s'empressa de la masquer sous des apparences généreuses; au nom des vertus évangéliques et du bien-être des peuples, il réunit en faisceau, sous son influence, tous ses co-souverains, et ceux-ci, forts de l'égide autocratique, s'inquiétèrent peu d'avoir à obéir ailleurs, s'ils devenaient plus sûrs de commander chez eux. Voilà la Sainte-Alliance, où les peuples se sont obstinés à ne voir qu'une ligue contre eux.

Des politiques vulgaires ont fait un grand mérite au dominateur du Nord, de sa modération; et d'autres ont exalté le génie d'un premier ministre voisin, pour l'avoir maintenu immobile, ces jugemens auront fait sourire plus d'une fois celui qui en était l'objet. Qu'avait-il à saisir qu'il ne tînt déjà? Eût-il été plus maître par la possession ostensible que par l'obéissance obtenue? Toutefois, comme il ne saurait y avoir de domination stable hors de ses véritables bases, on assure que les derniers jours de l'autocrate européen n'ont pas été sans inquiétudes. Il s'étonnait de baisser chaque jour au sein d'une toute-puissance non contestée; il s'effrayait de voir cette impérissable opinion se fortifier par la compression, et s'agrandir de ses revers. On dit qu'il avait le pressentiment qu'elle creusait sous ses pas et minait son propre palais. S'il en était ainsi, si les conjurations dont on nous a parlé sont réelles, si les dispositions publiques ont été malveillantes, quelles révélations! Quoi! du libéralisme au sein même de l'autocratie, un abîme aux pieds de la toute-puissance? Mais quelle plus forte condamnation voudrait-on du système suivi? Si la catastrophe ne se fût consommée, que n'eût-on pas dit du colosse aux pieds d'argile, et quel n'eût pas été, au loin, l'effroi général à l'apparition subite d'un ouragan parti du lieu même où l'on avait placé toutes ses espérances et d'où l'on attendait tout soutien! et qui eût pu se croire à l'abri en dehors des terrains constitutionnels? Quel salutaire avertissement!... Possesseurs héréditaires du pouvoir, voulez-vous régner sans craintes et avec facilité? Donnez, observez des constitutions. La marche des esprits, durant ces trente ans, leur pente actuelle, la force des choses, tout le commande. Une lumière nouvelle s'élève à l'occident transatlantique et menace d'envahir l'horizon; elle peut séduire, hâtez-vous de lui opposer le seul contre-poids efficace : surtout prenez l'initiative, ils sont notre avenir et votre durée. (1826.)

Résultat final.—La dictature du continent, l'acquisition de la Finlande, de la Bothnie orientale, celle du royaume de Pologne, etc., une armée immense, des colonies militaires effrayantes, une domination sans obstacles, un avenir sans limites.

PROSCRIPTUM OU ADDITION ESSENTIELLE A LA RÉIMPRESSION ACTUELLE DE CE TABLEAU.

Toutes les colonnes ci-dessus, relatives aux divers états de l'Europe, avaient été composées dans la préoccupation de la marche irrésistible des esprits; et le seul intervalle de leur publication en 1826 à leur réimpression en 1833, constate toute la justesse de la prévision : en effet, depuis 1814, tous les cabinets, réunis sous le titre de *Sainte-Alliance*, n'avaient eu constamment qu'une seule et même pensée, celle d'enchaîner la marche des peuples, de les maintenir stationnaires, si même ils n'avaient la folle pensée de les faire rétrograder. Pour la 1re fois peut-être sacrifiant tout intérêt individuel à la réussite du vœu commun, leur politique, leurs forces, leurs actes ne connaissaient pas d'autre but. Jamais l'histoire n'avait offert une telle union, une telle unanimité; aussi les partisans aveugles des vieilles maximes jouissaient-ils avec insolence de ce qu'ils appelaient un triomphe, désormais *inébranlable*, quand un seul souffle des jeunes idées vint tout faire disparaître. Le peuple français en eut la gloire et Paris fut le théâtre du combat; trois jours suffirent et l'Europe se trouva ébranlée jusque dans ses fondemens. La *France* reconquit sa souveraineté populaire; l'*Angleterre* obtint cette réforme parlementaire jusque-là impossible; la *Belgique* se proclama une nation; la *Hesse*, le *Brunswick*, la *Saxe* se donnèrent des constitutions; la *Pologne* s'affranchit momentanément; la *péninsule Italique* menaça d'une explosion générale; et alors se trouva littéralement accomplie cette magnifique prophétie de Napoléon, qui s'écriait un jour sur son roc avec tous les accens de l'inspiration : « La contre-révolution, « même en la laissant aller, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer « les vieux féodalistes; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands prin« cipes de notre révolution; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant « nous les avons entrelacées de lustre, de monumens, de prodiges! Nous en avons noyé « les premières souillures dans des flots de gloire, elles sont désormais immortelles. Sor« ties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, déco« rées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peu« ples, sanctionnées par les traités, devenues familières aux oreilles « comme à la bouche des rois, elles ne sauraient plus rétrograder!!! « Et elles vivent dans la Grande-Bretagne, elles éclairent l'Améri« que, elles sont nationalisées en France : voilà le trépied d'où jaillira la lumière du monde!!! Elles le régiront. « Elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples; et cette ère mémorable se rattachera, quoi qu'on « ait voulu dire, à ma personne, parce qu'après tout j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes, et qu'au« jourd'hui la persécution achève de m'en rendre le messie. » — (*N. B.* Pour les acquisitions ou pertes, voy. le Congrès de Vienne, n° 26 *bis*.)

L'EUROPE ACTUELLE, n° 30 *bis*.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARANCIÈRE, N. 5

MAP COLLECTION
UNIVERSITY OF ALBERTA
EDMONTON, ALBERTA
CANADA

Europe S-13 (183-?) [Archives]